

texte : *Deuxième épître de Pierre, 3*

chants : 257 et 528 (*Arc-en-ciel*)

« Où est la promesse de son avènement ? » Le rire des moqueurs et des positivistes atteint l'Église chrétienne et lui fait mal ; elle se tourne vers ses origines et ne voit plus, comme tout un chacun, qu'un homme mort sur un poteau. Cette origine, cette mort, sont insupportables ! Elles ne sont supportées, d'ailleurs, qu'à travers la certitude de la résurrection de cet homme, et la promesse de sa venue glorieuse. L'échec n'est fondateur, évidemment, que s'il est le signe paradoxal d'une victoire plus grande. Et puisque l'échec consiste en la mort, définitive et totale, comme vous le savez bien, la victoire ne peut être elle aussi que définitive et totale. Le christianisme, c'est la confiance en cette victoire promise.

L'Église chrétienne l'a souvent oublié. En fait, il y a deux manières d'oublier ce fondement dans la promesse du retour glorieux du Seigneur ressuscité. La première manière, ce fut de croire que l'Église elle-même, corps mystique du Christ, était le fruit de la promesse. L'avènement ? C'était celui de l'Église, et c'était fait : l'Église gouvernait le monde ! Que fallait-il de plus ?... L'Église vivait dans le présent, et comme Israël elle croyait avoir été choisie pour elle-même, et tant pis pour ceux qui n'en faisaient pas partie, Juifs et étrangers, Mahométans ou Chinois... Oublié l'Évangile pour tous. Oublié l'avènement du Seigneur. L'avenir n'était plus qu'individuel, et l'on inventa le Purgatoire et toutes ces choses...

La deuxième manière, qui est plus moderne, c'est de croire que tout ça, ce sont des fables, des manières de parler, alors que nous savons bien que c'est spirituel – entendez par là : ce n'est pas réel, ça ne se passera pas. L'Église n'attend plus, parce qu'elle est rationaliste. Et à nouveau elle ne vit plus que dans le présent, sans perspective ni pour elle ni pour les autres, attachée au souvenir fallacieux du passé, assistant sans savoir comment y réagir à sa perte d'influence, à sa perte de crédibilité même auprès de ses membres. L'Église chrétienne est renvoyée à la croix par sa propre prédication, mais sur la croix elle ne voit plus qu'un homme mort. Alors elle détourne pudiquement les yeux, et elle se rabat sur la morale, avec plus ou moins de libéralisme selon l'air du temps. Mais a-t-on besoin d'elle pour dire la même chose que tout le monde ?...

Il n'est pas question, chers amis, de vous inviter à revenir à une lecture fondamentaliste des Écritures, à lire sans relief ces textes, comme si tout était histoire et science dans un livre de recettes ! Non. Mais puisque la Bible n'est pas un livre de recettes, alors justement il faut prendre au sérieux ce qu'elle dit du Christ, ce qu'elle dit sur nous et sur le monde. On peut bien savoir que notre univers est né dans sa configuration actuelle il y a un peu moins de 14 milliards d'années à partir du fameux *Big bang* ; on peut bien penser que les espèces vivantes évoluent par sélection naturelle, et que l'être humain n'est qu'un chimpanzé prématuré qui ne s'en est sorti qu'en se fabriquant un inconscient et un métalangage... Ça n'empêche pas d'apprendre, comme une vérité à vivre, que Dieu est créateur, gardien et juge du monde et de ceux qui l'habitent, que c'est un Dieu de parole, dans tous les sens du terme, et notamment qu'il tient ses promesses.

Ce sont ces promesses déjà, contenues dans les Écritures d'Israël, qui nous ont permis de reconnaître en Jésus de Nazareth le Christ, et plus que cela, plus qu'un envoyé : le Fils unique, c'est-à-dire Dieu lui-même assumant notre humanité, et jusqu'à notre mort, vraiment. Comment sinon aurions-nous pu reconnaître le Ressuscité ? Une illusion, un fantôme, une nostalgie... Voici ce qu'auraient été les apparitions du Ressuscité, sans les Écritures permettant de comprendre, et sans la cène permettant de reconnaître ; c'est ce qu'ont vécu les disciples sur le chemin d'Emmaüs (*Luc 24 / 30-32*). La cène, le baptême, sont aussi des promesses. Promesses que nous recevons vraiment ce que montrent les signes lorsque nous les pratiquons. Croyons-nous ces promesses-ci ?...

Promesses enfin tournées vers l'avenir : promesse de notre propre résurrection, promesse de la fin de ce monde ravagé par le mal et la souffrance, promesse « *de nouveaux cieux et [d']une nouvelle terre où la justice habitera* ». La justice, c'est-à-dire le Christ souverain, Seigneur ; la justice, c'est-à-dire la communion parfaite avec Dieu, le Père qui a fait de nous ses enfants, en Christ ; la justice, c'est-à-dire, comme au Désert autrefois avec la manne, que « *celui qui en avait plus n'avait rien de trop, et celui qui en avait moins n'en manquait pas* » (*Exode 16 / 18*). La justice, la paix, l'équilibre idéal entre Dieu et les hommes, et entre les humains eux-mêmes. Ce que célébrait le shabbat, dans l'Ancienne alliance.

Le shabbat, au centre des Commandements, au sommet de la Création (*Exode 20 / 8-11*). Les commandements, ou pour le dire de manière plus évangélique la vie chrétienne, la sanctification, aurait-elle donc à voir avec les promesses que nous avons oubliées ? C'est assez évident, et cela explique assez bien le mal-vivre de notre époque. Comme le rappelait Paul, citant *Ésaïe* (22/ 13), à des Corinthiens ne croyant pas vraiment à la résurrection : « *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons* » (*1 Cor. 15 / 32*). Si les promesses sont mensongères, si Dieu est menteur, si la prétendue victoire du Christ sur la mort n'est qu'un rêve, alors pourquoi s'en faire ? Il suffit de profiter au maximum de la vie présente, en ramassant le maximum de richesse et de puissance, en dépensant le maximum pour la seule jouissance de soi et des siens. Il suffit d'être... ce que nous sommes lorsque nous ne sommes pas changés par la parole de Dieu : des animaux, portés par leurs

instincts !

L'effondrement de l'Église, de la famille, de la morale, de la politique, de la solidarité, tout ça, c'est un seul lot, c'est ce que nous avons gagné en ne croyant plus dans les promesses de Dieu. Mais dans l'autre sens, l'attachement à ces mêmes valeurs en tant que telles n'est que le signe de notre manque de foi : nous tâchons de bétonner ce dont nous pensons que ça ne tiendra pas tout seul ! Perdre les valeurs ou s'accrocher à elles, c'est tout un : c'est un refus, conscient ou pas, de la parole extérieure de Dieu qui promet et qui tient, qui tient et qui maintient, et qui donne ce qu'il ordonne. Car la vie chrétienne ne consiste pas en des valeurs, mais en une confiance. Et c'est cette confiance qui va déterminer une certaine manière de vivre, pas forcément la même pour tous les individus, d'ailleurs.

« *C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, appliquez-vous à être trouvés par lui sans tache et irréprochables dans la paix.* » Parce que nous avons confiance en la parole de Dieu, et à travers cette confiance, la vie chrétienne se fait annonce, elle se fait témoignage. Le témoignage que nous croyons à ce que nous annonçons, l'annonce de celui en qui nous croyons !... C'est un témoignage de ce que Dieu fait dans nos existences. Et si Dieu agit en nous, si sa parole est trouvée véridique dans son application à notre vie, alors elle devient crédible dans ce qu'elle annonce à d'autres, à ce qu'elle annonce au monde. Le jugement et la grâce de Dieu en Christ ne sont audibles pour les autres et pour le monde que s'ils sont crédibles en portant des fruits visibles dans notre vie.

Le jugement et la grâce de Dieu sont une bonne nouvelle. Dieu, en Jésus-Christ, dans la mort et la résurrection de Jésus-Christ, Dieu a promis de détruire ce qui, en moi, m'éloigne de lui et me tire vers le bas, m'enferme dans la mort. Et il a promis de faire de moi ainsi libéré l'objet de son amour éternel, jusque par-delà la mort. Jésus ressuscité, c'est celui qui me tire vers le haut. Voilà ce qui est vrai pour moi, et ce que nous annonçons au monde entier. L'Église n'a pas d'autre raison d'être que cette annonce, cet Évangile. Et pas d'autre moyen que sa sainteté à elle, c'est-à-dire celle de ses membres. L'Église est un peuple saint, un peuple composé de saints : nous avons été mis à part par Dieu pour lui, pour cette mission, par notre baptême ; et nous y sommes conformés par le Saint Esprit tout au long de notre vie, à travers des hauts et des bas, à travers des tours et des détours.

Ce que Dieu réalise ainsi dans nos vies, les commandements nous le montrent : c'est la paix du shabbat, du jour entièrement à Dieu, et dans lequel l'économie génératrice d'exploitation et d'inégalité est elle-même suspendue, rendue caduque. Le chrétien est alors, sous cet angle, celui qui s'applique à maintenir loin de lui – ou au minimum à retenir – tout ce qui le sépare de Dieu et donc des autres. En fait, le chrétien n'est chrétien que lorsqu'il vit cette proximité avec Dieu, cette fraternité avec les autres, qui sont à contresens de la nature humaine – de ce que les auteurs du Nouveau Testament nomment « *la chair* ». Dans la vie familiale, conjugale, dans la sexualité et dans la vie sociale, dans l'économie et dans la proximité, dans la solidarité, dans sa tête et dans son corps, le chrétien reste partagé entre « Dieu et diable » !

La promesse de Dieu, c'est que ce qui est diabolique, ce qui se met en travers, sera définitivement éliminé de l'horizon des individus et de l'humanité, et de toute la création, tout comme ça commence à l'être, un peu, parfois, de la vie concrète des chrétiens. Le critère pour ceux qui nous regardent, ce n'est pas que nous sommes bons, mais c'est que nous nous aimons les uns les autres comme Christ nous a aimés (*Jean 13 / 34-35*). La morale individuelle peut être l'expression du plus parfait égoïsme, si elle a comme but l'autosatisfaction – serait-ce celle du devoir accompli ! C'est référée à l'autre qu'elle prend sens et qu'elle peut refléter autre chose qu'elle-même.

Mais nous ne sommes pas parfaits nous-mêmes, direz-vous... Certes ! Dieu n'attend pas que nous le soyons. Ou plutôt... si, justement, il attend, nous dit Pierre. Dieu nous attend. Le satan lui souffle notre indéfectible culpabilité, comme au début du livre de *Job* (2 / 4-5), mais lui n'écoute pas, n'écouterà plus jamais, cet accusateur qu'il récuse désormais à cause de Jésus-Christ. Dieu « *sait de quoi nous sommes formés* » (Ps. 103 / 14), mais son Fils est né de notre chair. Dieu nous attend. C'est le temps de sa patience, dit Pierre. Dieu croit en nous, à cause de Jésus-Christ. Dieu espère en nous. C'est la religion à l'envers, que le christianisme !

Croyons-donc en sa parole, tournons-nous vers l'avenir qu'il nous a préparé, qu'il nous a promis, et qu'il fera advenir, n'en doutons pas, même si nos mots sont incapables d'en parler. Que nos vies en parlent donc. Que nos vies témoignent de cet avenir, et de notre confiance en cet avenir, et de notre confiance en celui qui est le maître de notre passé, de notre présent et de notre avenir. Apprenons à nos enfants, à nos parents, à nos voisins, à détacher leurs regards d'un présent mortifère, apprenons-leur à le tourner avec nous vers la justice et la paix, vers celui en qui nous pouvons nous reposer dès aujourd'hui, nous qui sans lui sommes « *fatigués et chargés* » (*Matt. 11 / 28*). Avec eux, « *grandiss[ons] dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. À lui soit la gloire, maintenant et pour l'éternité ! Amen !* »